

Il a dit

«Je suis dépressif depuis mes 17 ans»

Robbie Williams Chanteur, qui vient de faire son retour avec un album de Noël et se confie dans un hebdo français



Polémique Gabriel Matzneff

Témoignage accablant

Dans «Le Consentement», paru jeudi 2 janvier, Vanessa Springora raconte sa relation sous emprise, alors qu'elle avait 14 ans, avec l'écrivain Gabriel Matzneff.



Juliano César

Mort sur scène

L'artiste brésilien de 58 ans a été victime d'un infarctus sur scène dans la nuit de lundi à mardi.

Poésie

Jean-Noël Cuénod rend justice aux sorcières

Un jury français distingue la dernière œuvre poétique du journaliste genevois

Benjamin Chaix

«Qui a éteint le feu?» Tel est le titre que Jean-Noël Cuénod a donné au texte poétique qui lui a valu récemment le prix 2019 de l'Académie Renée Vivien. Un texte envoyé à ce cénacle littéraire français sous forme de tapuscrit. Sa publication est prévue à Genève en 2020 à l'enseigne des Éditions des Sables, dirigées par la poétesse Huguette Junod. «Celle-ci a accepté d'éditer mon texte avant qu'il ne soit distingué par ce prix», précise Jean-Noël Cuénod.

Longtemps journaliste à la «Tribune de Genève» et correspondant de notre journal et de «24 heures» à Paris, l'auteur de «Qui a éteint le feu?» taquine la muse depuis sa jeunesse. «À 15 ans, je lisais déjà la revue «Jeune poésie», que mon professeur de français et de latin, Charles Mouchet, m'avait fait découvrir. Des poètes genevois réunis sous l'égide d'un exilé républicain espagnol, José Herrera Perete, contribuaient à cette publication. C'étaient Charles Mouchet, Georges Haldas, Jean Vuilleumier, Claude Aubert, Albert Py.»

Jean-Noël Cuénod a suivi leur exemple. Il a écrit, publié et même reçu un prix de poésie en 2017, pour son recueil «État d'urgence», inspiré par les attentats terroristes de novembre 2015 à Paris. Il s'agit du prix des Jeux floraux du Béarn, association qui perpétue la tradition d'un cercle de troubadours du XIV^e siècle. Le poète genevois l'a reçu à Montpellier, en même temps que le chanteur nonagé-



Dans «Qui a éteint le feu?», les sorcières contribuent à rallumer la flamme par laquelle on les a fait périr. NASTASIC

naire Marcel Amont. «Le Prix Renée Vivien me sera remis à Amiens, annonce Jean-Noël Cuénod, car c'est dans cette ville que l'Académie Renée Vivien a son siège. Cette femme était une sulfureuse poétesse parisienne qui avait fait scandale par sa liberté de ton et de mœurs en pleine Belle Époque», indique le lauréat. Née à Londres en 1877 et morte à Paris en 1909,

Renée Vivien ne faisait pas mystère de son homosexualité. Ses liaisons successives avec des femmes ont conduit deux d'entre elles à perpétuer sa mémoire à travers l'Académie, fondée en 1935. La première de ces poétesse est Hélène de Zuylen, née Rothschild en 1863, puis après le mort de celle-ci en 1947, Natalie Barney, d'un an plus âgée que Renée Vivien, mais qui

vécut jusqu'en 1972. De son vrai nom Pauline Mary Tarn, Renée Vivien était imprégnée d'un esprit libertaire dont Jean-Noël Cuénod se sent proche. «Cet esprit m'a joué des tours à mes débuts dans le journalisme», confie-t-il. «Mes prises de position dans les colonnes du journal anarchiste «La Pilule», fondé par Narcisse Praz, ont provoqué mon exil dans le can-

ton de Vaud. J'ai travaillé trois ans à «La Feuille d'avis de Vevey» avant de pouvoir être engagé à la «Tribune de Genève». «La Pilule» était un hebdomadaire qui a tenu sept ans, imprimé à 10 000 exemplaires.»

L'ancien collaborateur de ce brûlot a écrit «Qui a éteint le feu?» alternativement en prose et en vers. Le récit commence devant un

âtre glacé: «Sans feu, l'âme est froide comme la peau d'un cadavre, lit-on pour commencer, sans feu, les cœurs se durcissent tellement qu'aucun rayon amical ne peut en sortir ou y pénétrer.» Dès lors, il faut trouver l'Éteigneur! L'or, ce faux feu, est soupçonné. Les mots aussi, mais ils seront épargnés. Et si c'était l'air du temps qui avait refroidi les braises?

«À 15 ans, je lisais la revue «Jeune poésie», fondée par Charles Mouchet»

Jean-Noël Cuénod
Journaliste et poète

En langage cuénodien, «tout le monde personne prisonnier des images et de son nombril», voilà le vrai coupable. Et pour rallumer la flamme, celles qui ont péri par elle dans le passé - les sorcières! - sont convoquées par le poète. Elles lui font découvrir le Christ-Femme, auquel, comme on sait, le Christ-Roi s'est substitué depuis très longtemps.

«Les hommes ayant épuisé leur virilité dans la stérilité de leurs guerres», les sorcières, à la lumière du Christ-Femme, rallumeront l'indispensable et bénéfique feu de la terre.

À paraître: «Qui a éteint le feu?» par J.-N. Cuénod, Éd. des Sables

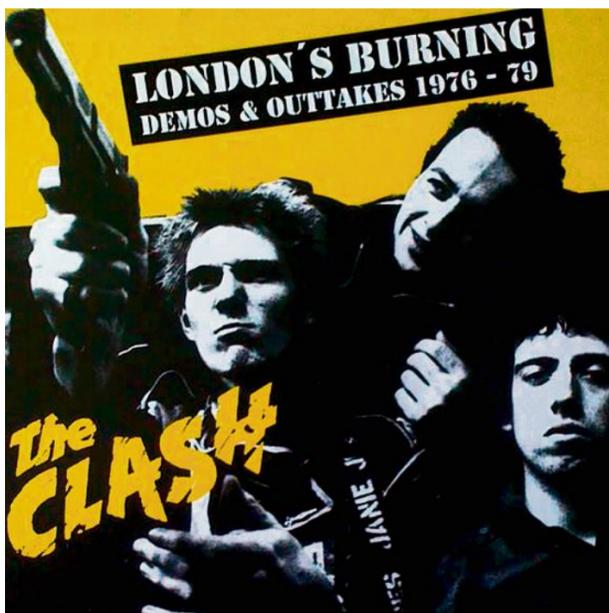
Et dire que The Clash voulait brûler et noyer la ville qui les honore!

Exposition

L'installation Clash est courte. Une heure suffit pour plonger dans le souvenir du disque

On a tout écrit sur le paradoxe du punk et de sa fougue juvénile, hurlant son dégoût de ces vieux cons de Rolling Stones (trentenaires, donc séniles, au milieu des années 70) avec une sincérité qui n'imaginait pas survivre à la décennie. Certains y laissèrent effectivement leur peau, plusieurs survécurent - et les Rolling Stones courent toujours en 2019!

Mieux: la rébellion nihiliste est devenue objet d'étude, d'inspiration, voire de glorification. Qu'importe ainsi que The Clash eût promis à sa ville natale la destruction par les flammes dans son premier album puis, dans son troisième, sa disparition sous les eaux de la Tamise et le retour à l'âge de glace.



Londres offre son musée municipal au groupe, à l'occasion des 40 ans de la sortie de «London Calling». DR

Pas rancunière, la capitale anglaise offre son musée municipal au bon souvenir du groupe, à l'occasion des 40 ans de la sortie de «London Calling», le 14 décembre 1979. En termes de carte postale, cet «appel de Londres» a plus fait que la reine et les bus à deux étages auprès de la jeunesse rock. Sa pochette, où l'on assiste à l'assassinat de sa basse par Paul Simonon dans un montage coloré rappelant le premier album d'Elvis Presley, est devenue iconique. L'objet du délit trône au milieu de l'espace muséal, sous verre et sur un écran de velours rouge, parfaitement fissuré en trois parts longitudinales, trois cordes s'accrochant encore au chevalet et aux clés, gisant comme un fauve empaillé ou un vestige inoffensif après avoir déchaîné tant de bruit et de fureur.

Site au cœur des expositions du Museum of London (lui-même situé au centre de la ville, vers la City), l'installation Clash est

courte, ramassée et... gratuite. Une heure suffit pour plonger dans le souvenir du disque, de ses prémices (comment le groupe s'est calfeutré en studio pour tout composer d'une traite, ne s'autorisant que de longues parties de foot) à son enregistrement (nombreuses notes d'écriture de Joe Strummer et de Mick Jones). Il y a peu d'images en studio, encore moins de vidéos et d'extraits audio (pour cela, prière de savourer les versions collectors du disque, riche en démos et chutes de studio), indice de la réclusion fébrile qui saisit alors le quartette, tout replié sur son inspiration débordante au point d'accoucher d'un double album ne conservant du punk que le sens de l'urgence et de l'économie.

Pour le reste, entre reggae, rocksteady, rockabilly, soul artisanale, voire pop spectorielle, Strummer et sa clique dictent un futur au punk et se préparent à devenir stars mondiales.

En ce sens, l'expo donne la part belle à l'impact immédiat de «London Calling». Coupures de presse, extraits vidéo de concerts homériques et de jeunes fans de la classe ouvrière (que le groupe faisait entrer par la fenêtre des loges), tournage sur la Tamise du clip de la chanson titre, à minuit et sous la pluie non pas par effet de style mais parce que les vidéastes débutants avaient pris douze heures de retard. Si le disque fut un succès (9^e dans les charts à sa sortie, il comptabilise aujourd'hui 5 millions de ventes), ce fut aussi par la force live du groupe: une vitrine exhibe le matériel de la tournée qui suivit, dont les chaussures Creeper Gibsons blanches de Joe Strummer ne sont pas les moins remarquables. Avec, au mur, un mot de sa main. À la question: «Quel est votre instrument?», il répond: «Le rythme.» **François Barras**

Museum of London, Londres. Jusqu'au 19 avril (10 h-18 h)